

Allumer les étoiles de Compostelle

... Marie-Thérèse Bouchardy, Genève

Un désir a germé, un désir a pris racine à la charnière d'une nécessité de prendre le large, d'aller au bout de son rêve et de partir à la découverte de ce que la mémoire avait accumulé au cours de lectures et de visites partielles sur le terrain. Projeter de marcher pendant des jours, sans entraînement spécifique ; n'emporter que l'unique nécessaire, sentir la terre par la plante des pieds, croiser d'autres chemins, tester son endurance... le défi était à relever ! Partir pour échapper à la routine, pour redonner force à l'enthousiasme, à l'émerveillement et à l'imagination !

« La terre est un palimpseste gratté et retravaillé à chaque génération par les gribouillages du piétinement. »¹ Comme une cicatrice au milieu des champs et des bois, comme un sillage de traces, de pas et d'empreintes, le chemin permet à la nature de germer, fleurir, se couvrir d'herbes et d'arbres. Barrières et fils de fer barbelé canalisent-ils les piétons ou protègent-ils les vaches ?

Le chemin libère le paysage comme il libère notre regard. Le suivre, c'est faire confiance à tous ceux qui l'ont emprunté. Et nous savons qu'il nous mènera où

nous voulons, en résistant à l'appel des vagabondages dans les pâturages ou le long des rivières qui serpentent paresseusement. Le GR 65,² qui est le fil conducteur du Chemin, est si bien balisé qu'il est impossible de se perdre, sauf étourderie passagère ! Le chemin fait avancer. Il promet un ailleurs plus grand que nos désirs. Il appartient à tous et à personne.

Entre histoire et légende

Marcher vers Compostelle n'est pas randonner autour du lac de Joux ! Tout voyageur qui part porte en lui un lieu qu'il connaît sans le connaître, un point précis où l'errance rejoint le souvenir, où le rêve se mesure au risque de la réalité. On ne fréquente pas impunément certains livres, certains lieux. Tôt ou tard, la source du silence et de la solitude irrigue des lieux inconnus et chargés de symboles.

Chemin de Compostelle ? Celui qui a donné son nom au Chemin, Jacques, frère de Jean, fils de Zébédée, est celui-là même qu'Hérode a arrêté et mis à mort (Ac 2,1-3). Tout le reste est légende : la barque et son corps à la dérive jusqu'aux côtes de la Galice ; la découverte d'une tombe à l'aube du IX^e siècle ; le miracle d'une victoire où saint Jacques devient le *Matamore* (« tueur de Maures »), symbole de la lutte contre les musulmans chassés peu à peu d'Es-

En septembre 2006, deux amies marchent sur le Chemin de Compostelle, entre Le Puy et Conques. Un défi, un rêve vieux de 30 ans : partir !

1 • Sylvain Tesson, *Petit traité de l'immensité du monde*. Des Equateurs, Sainte-Marguerite-sur-Mer 2005, p. 87.

2 • GR : chemin de grande randonnée. Le GR 65 est celui qui part de Conques jusqu'à la frontière espagnole, en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle.

pagne lors de la *Reconquista*, et tous ces « miracles » racontés par les pèlerins le long du chemin...

C'est la foi des bâtisseurs de cathédrales qui va initier, comme un appel d'air, la route qui va drainer les pèlerins à travers toute l'Europe : suivre la Voie lactée jusqu'à Santiago de Compostela, *campus stellae*, « champ de l'étoile ». Chemin pavé d'étoiles qui brillent au firmament, qui jalonnent la route en de multiples églises, qui étincellent dans les rencontres humaines comme des étoiles filantes...

Le chemin est « habité » des attentions des riverains : un thermos chaud avec thé et café ; une indication de point d'eau ou de repas rapide ; souhait en passant de « bon chemin »... Il rapproche celles et ceux qui l'empruntent, se doublent et se redoublent ou se retrouvent au repas du soir. En quelques mots, on découvre que la personne à l'accent étranger est en fait une compatriote qui relie chaque année Coire à Saint-Jacques en plusieurs étapes ! Et cela fait onze siècles que l'usure du chemin est le témoin du pèlerinage.

Nous avons fait une rencontre intéressante au pied d'un calvaire en granit sculpté. L'homme qui promenait ses chiens, voyant que nous nous intéressions au site, nous entreprend sur les radiations du granit après le réchauffement du soleil, sur la présence de mines d'uranium dans la région, sur la radioactivité des sources avant le lever du soleil, sur les angles de la croix orientés selon la lumière des solstices et des équinoxes... Et même si nous ne sommes pas sur le chemin historique des pèlerins qui passaient plus au nord, traversant la rivière sur une barque, peu importe. Ici circulaient les hommes à cheval. C'est la voie romaine d'Agrippa qui passe au village suivant de Grazières-Mages. « Mages »

comme peut-être ces lettrés, ceux qui ont une certaine connaissance comme notre interlocuteur ?

Emerveillement

La géographie est variée : des sites volcaniques du Velay, nous passons au granit de Margeride, puis aux immenses pâturages sur une épaisse coulée de basalte d'Aubrac où descendent les « drailles », les voies de transhumance. Les paysages ouverts aux vastes horizons dilatent notre appétit d'avancer et nous donnent des ailes. Prendre la couleur du temps, résonner de toutes les vibrations, fuir avec la plaine ou dans l'ondulation des collines, s'élever avec la montagne ou plonger dans la gorge, profiter de l'interstice entre deux nuages enserrant un rayon de soleil... il n'y a rien à expliquer, rien à justifier, rien à prouver. Du premier pas naît le suivant, dans la gratuité, la confiance, la patience, dans l'imprévu et la vulnérabilité. La lenteur, enfin la lenteur ! Et l'ivresse du départ chaque matin !

La seule réalité est le chemin, rendez-vous quotidien, exercice spirituel où le temps creuse l'espace pour rejoindre le cœur. On se laisse respirer, aspirer dans un sentiment de l'inutile, du gratuit, du dérisoire. On se laisse émerveiller par la beauté des plus petites choses. « Chercher les choses fugitives, voire immatérielles, ces "presque riens" qui pourtant font le presque tout du voyage. »³ Même sous la pluie, il y a toujours des oasis de couleurs plus intenses. Les paysages sont le tissage des reflets intérieurs.

3 • Simon Krug, *Le regard sur le monde de quelques artistes voyageurs*. Mémoire de fin d'études 2001.

En cette saison encore lumineuse, les fleurs en ordre dispersé s'illuminent au bord du chemin. Les colchiques chantent l'automne, les églantiers exposent des myriades de cynorhodons rouges, les épilobes survivent à l'été. Les plantes sauvages comestibles sortent de leur anonymat pour donner du goût à nos sandwiches. Les sorbiers éclatent de lumière, les bruyères sont encore en fleurs. Eglantines, aubépines ; routes goudronnées, allées empierrées, chemins creux dans les châtaigniers, bois de hêtres... Lorsque le brouillard tient secrète la musique de la vie, elle se répand comme une rosée captive de nombreuses toiles d'araignées, accrochées comme des hamacs aux genêts. Chaque mètre se dévoile peu à peu en progressant.

Il y a un élément très important qui a stimulé ma marche : la curiosité. On n'est jamais assez cultivé et assez curieux ! Plus le paysage est varié, plus les sites d'art roman sont nombreux, et plus le temps semble avancer vite et l'étape se raccourcir. L'émerveillement est un moteur. C'est mon amour pour l'art roman qui avait fait surgir le rêve du chemin. Quand les Rois Mages vous accueillent sur la façade de l'église de Perse ou que le Christ de Conques, dans un geste ample, relie de ses bras les félicités et les enfers de ce monde, comment ne pas être ému de ces leçons qui ont traversé les siècles ? Quand l'art roman utilise des symboles antérieurs, c'est une remontée dans le temps qui donne le vertige : c'est ainsi que j'ai compté plus d'une dizaine de sirènes sur la façade ou sur des chapiteaux d'églises.

Marcher, écrire, méditer

Avaler le chemin, le transformer en étonnement sur soi-même est une alchimie incontrôlable qui élargit le paysage mental, qui ouvre l'horizon au-delà de la lucarne étroite de l'esprit. Avancer empêche de s'enliser, de stagner dans l'immobilisme. « Purger la vie avant de la garnir » (Nicolas Bouvier), c'est aussi user son ego au granit des cathédrales ! Marcher est une première jouissance.

« Tout être qui a deux pieds peut voyager, mais il ne suffit pas d'avoir deux mains pour écrire ; cela est bien connu. »⁴ En écrivant, je découvre un champ d'espace plus grand. Par l'écriture, j'ai envie de faire rentrer dans ma lucarne tout un champ d'expérience. Le Puy, Nasbinals, Perse, Bessuéjols, Conques... Comme des fruits mûrs, la route les cueille entre soleil et étoiles, entre terre et ciel. Entre voyage et écriture vibrent la résistance et la densité des mots.

Le voyage aiguisé l'écriture. Il y a toujours une page blanche à traverser. Sons, images, sensations, émotions sont des geysers de profusion, d'inouï, d'émerveillement. L'écriture vide les trop-pleins, décante les bouillonnements intérieurs. Elle dilue distance et séparation, réconcilie espace et temps éclatés, organise le chaos des paradoxes. Elle fait vibrer le silence, jaillir les étincelles de la vie, densifie le présent.

L'écriture aiguisé le sens du voyage. Les mots alignés, reliés se font moyens de locomotion pour atteindre l'asymptote de l'horizon. La phrase libère l'énergie de l'impossible quête des mots surgis du voyage intérieur. Elle fait éclore les fleurs cachées, déchiffre des chemins inconnus. Dans la solitude et le silence, elle est le levain dans la pâte. Elle dit l'impossible quête. Ecrire pour franchir des étapes, pour semer des questions comme des graines pour les moissons

4 • Saratchandra Chatterji, *Skrikanta*, Stock, Paris 1930, p. 22.

futures, comme les pierres d'angle des fondements à venir.

Ecrire, c'est développer le ressenti, le sentiment, être attentive à l'émotion, non pour donner des leçons ou une somme de connaissances. Les auteurs des guides sont plus compétents ! Ecrire est une deuxième jouissance.

Echouée sur la rive du papier, l'expérience de la marche épouse celle de la méditation. Chaque étape est un nouveau cri de naissance, chaque voyage est passage de l'individuel à l'universel, « de la diversité du visible à l'unité de l'invisible » (Georges Haldas). Avant de partir, je me suis défendue de vouloir faire un « pèlerinage », trouvant à ce terme une connotation trop rattachée à une religion... Mais y a-t-il un mot plus adapté à cette démarche vers soi-même, cette terre inconnue au-delà de l'ego et de l'individualité ? La quête peut-être. La marche se fait démarche et rejoint l'expérience spirituelle universelle d'une humanité en route vers « l'autre rive ». Sur le Chemin de Compostelle, dans la trace des milliers de pèlerins qui l'ont précédé, le marcheur, emporté par de multiples raisons, trouve en lui son propre chemin vers l'Occident, vers la finitude, « l'impermanence », la mort. Dans le sillage du soleil, dans le déroulement de sa vie, l'ombre du matin le précède, celle du soir le suit. Ce chemin spirituel est une quête vers un horizon toujours repoussé au-delà, une quête d'un nouveau souffle, d'un nouvel espace intérieur, une quête de transparence, de libération des conditionnements, de lâcher prise.

Stabilité et avance, urgence et lenteur du temps, sérénité et émotion esthétique : les routes du monde sont les fils qui se tissent sur la trame de la marche, de l'écriture et de la méditation, autour d'un dénominateur commun : l'attention « tendue comme un rai de lumière » (Christian Bobin), l'ouverture à tout ce

qui est donné au moment présent. Méditer est une troisième jouissance.

Un autre ailleurs

Arriver ? Non, car un plus loin attend toujours ! Une terre inconnue toujours derrière l'horizon ! Et les mois ne cessent d'être gorgés de ces expériences. C'est pourtant au retour que se dit la vérité de la démarche.

Après le calme et la paix de la « France profonde », loin des tumultes des médias, la respiration s'est faite large et paisible. N'ayant pas souffert des maux que chaque marcheur bien intentionné énumère aux néophytes (ampoules, tendinites et autres...), nous avons éprouvé un sentiment de liberté, une incroyable légèreté. « Avance et tu seras libre », a calligraphié l'artiste d'Estaing. A chaque pas, le courage d'avancer, à chaque pas, un signe susceptible d'un nouvel élan. Soleil ou pluie, joies ou pleurs, peu importe ! On avance. Le chemin terrestre est en correspondance avec le chemin intérieur, très varié dans ses difficultés, ses montées et ses descentes, son ouverture à l'infini ou ses enfermements. Le désir de repartir fourmille dans les jambes !

Et comment ne pas citer Nicolas Bouvier, cet écrivain voyageur qui a gavé mes heures de lecture, de désirs de partir et d'écrire ? « Désormais, c'est un autre ailleurs qui ne dit pas son nom, dans d'autres souffles et d'autres plaines qu'il te faudra plus léger que boule de chardon disparaître en silence en retrouvant le vent des routes. »⁵

M.-Th. B.

5 • *Morte saison. Œuvres complètes*, Gallimard, Paris 2004, p. 872.